

Les nominatifs sanskrits en -t.

I

Les noms sanskrits dont le thème se termine par une ancienne palatale, $\xi = \text{zd } s$, j ou $h = \text{zd } z$, ont les uns le nominatif en $-k$, ainsi *dīk*, *bhiṣāk*, *uṣṇik*, les autres le nominatif en $-t$, ainsi *vīt*, *rāt*, *-vāt*. Comme le groupe palatale $+s$ aboutit, à l'intérieur du mot, à skr. *kṣ*, ainsi dans le locatif *vikṣú*, et que, d'autre part, le sanskrit élimine le second élément de tout groupe de deux consonnes à la fin de mot, on admet que le type *dīk* est phonétique, et, pour expliquer le type *vīt*, on recourt à l'analogie (v. Bartholomae ZDMG. 50, 705, et, en dernier lieu, Thumb Handb. d. Skr. 1, 122).

Mais la preuve ainsi fournie n'est rien moins que décisive. En effet on sait, par le contraste de skr. *ābhakta*, en regard de gāth. *baxštā*, et de skr. *āpraṣṭa*, en regard de gāth. *fraštā*, que le groupe palatale $+s$ et le groupe gutturale $+s$ ne sont venus à se confondre qu'au cours de l'histoire particulière du sanskrit. On ne saurait donc affirmer que, lors de l'action de la loi qui a amené l'élimination des secondes consonnes de groupes finaux, la confusion du type *vikṣú* (thème *viξ-*) et du type *vākṣú* (thème *vāk-*) était accomplie. Si l'ancienne palatale n'était pas encore confondue avec k au moment de la chute de la sifflante finale, on peut admettre que cette palatale ait alors donné t tout aussi bien et même mieux que k . Il n'est donc pas établi a priori que *dīk* soit phonétique plutôt que *vīt*.

Or, d'autre part, l'hypothèse que le type *vīt* serait analogique fait difficulté à plusieurs égards :

1° La répartition des mots entre le type *vīt* et le type *dīk* n'est réglée par aucun principe morphologique. Or, une action analogique ne s'exerce pas au hasard, atteignant un mot çà et là sans principe défini.

2° On voit mal pourquoi le datif-ablatif plur. *vidbhyāḥ*, duel *vidbhyām* et l'instrumental *vidbhīḥ*, formes relativement peu employées et formes du pluriel et du duel, auraient entraîné la substitution de *vīt* à un plus ancien **vīk*, forme très fréquente et très importante du nominatif singulier, et ceci alors que le locatif pluriel *vikṣú*, attesté en védique, tendait

au contraire à maintenir le *k* et balançait dans une large mesure l'influence possible de *vidbhīh*, etc.

3° La forme *śāt* 'six', en regard de lat. *sex*, ne peut passer pour analogique. En effet, servant à la fois de nominatif et d'accusatif, elle est beaucoup plus fréquente que les formes de datif-ablatif et d'instrumental d'où on aurait tiré le *t* : le R̥gveda n'a qu'une seule forme de ce genre, *śadbhīh*, attestée une seule fois. De plus, les noms de nombre de cinq à dix étaient invariables en indo-européen; les textes iraniens ne présentent pas trace de génitif-ablatif ou d'instrumental de ces noms de nombre, et, encore dans le R̥gveda, il y a beaucoup d'exemples de la forme invariable. Il est donc impossible d'expliquer *śāt* par l'influence de la forme *śadbhīh*, qui est récente et encore rare dans le R̥gveda.

Les formes en *t* ne s'expliquent donc pas par l'analogie, et les formes en *k* ne sauraient non plus être autre chose que phonétiques; ceci revient à dire que le principe de la répartition de *t* et *k* est purement phonétique, et qu'il y a lieu d'examiner les conditions particulières des deux traitements.

La forme normale, sauf influence particulière, est *-t*; les principaux exemples sont, parmi les thèmes en *-ç-* : *spāt* (*viśpāt*), *vīt*, *vīpāt*; parmi les thèmes en *-j-* : *rāt* (et *virāt*), *bhrāt*; parmi les thèmes en *-h-* : *-śāt* (*pr̥tanāśāt*) et *-vāt* (*havīrvāt*). A ceci il faut ajouter le nom de nombre *śāt* 'six' (sur ces exemples et les suivants, v. Wackernagel Altind. Gramm. 1, § 149, p. 173 et suiv.).

Le traitement *-k* est de règle dans les cas suivants :

1° Après *r*; thèmes en *-ç-* : *-dṛk* (*tādṛk*), *-spṛk* (*divīspṛk*); thème en *-j-* : *ūr̥k*; thème en *-h-* : *-dhṛk*.

2° Quand le mot renferme une dentale : thème en *-ç-* : *dīk* (et aussi *-dṛk*, déjà cité); thème en *-j-* : *ṛtvīk*; thème en *-h-* : *gutārūk*.

3° Quand le mot renferme une cérébrale; thème en *-j-* : *bhiṣāk*; thème en *-h-* : *uṣṇīk* (cf. le féminin *uṣṇīhā*, qui indique la nature palatale du *h*). Si la cérébrale provient d'assimilation d'un *s* initial au *ś* final, on a *t* : *śāt*, *-śāt*.

Les mêmes règles s'appliquent aux formes verbales : à la 2^e 3^e personne du singulier, on a, d'une part, des racines en *-ç-* ou *-j-* : *avāt*, *ayāt*, *nat* (*ānat*), *aprāt* (racine *praç-*), et, de l'autre, *asrāk* (racine *sarj-*), *adrāk* (racine *darç-*), *abhiṣṇak*, *praṇak*. La différence de traitement entre *aprāt* et *asrāk*, *adrāk* montre, on

le notera en passant, que la métathèse de *r* dans les formes du type *asrāk*, *adrāk* est relativement récente et par conséquent de nature phonétique, et qu'il ne faut pas chercher ici la trace d'alternances vocaliques indo-européennes.

Dans le premier cas, celui de *-dḥk*, *-spḥk*, il y a une différenciation; dans les deux autres, il y a des dissimilations; la dentale peut exercer une action dissimilatrice et empêcher le développement d'une cérébrale, parce que la dentale et la cérébrale ont un trait commun: l'articulation par le bord externe de la langue, et ne sont que deux variétés du type dental par opposition au type guttural, qui comporte l'articulation par la surface de la langue. La dissimilation ne porte jamais que sur la finale, qui était l'élément sujet à des variations au cours de la flexion; les éléments radicaux se maintenaient nécessairement (cf. Grammont Dissimilation consonantique, p. 88 et suiv.).

Le traitement *-k* des finales, bien que relativement fréquent, est donc toujours dû à des influences particulières. Quand il se rencontre dans la série en *-j-* où le *-j-* est ambigu, il a souvent entraîné une certaine extension analogique de la gutturale dès l'époque védique, c'est-à-dire en un temps où les anciennes racines en *j* = *zd z* et en *j* = *zd ḥ* étaient encore tenues bien distinctes dans l'Inde. Le nominatif *bhiṣāk* a entraîné *bhiṣāktamah*, et les 2^e 3^e personnes telles que *abhiṣṇak* ont entraîné *bhiṣākti*, qui est la forme du R̥gveda; en face de *zd baēśazō*, le védique maintient du reste *bheṣajāḥ* dont le *j* devant l'*a* thématique suffit à garantir que le *k* de *bhiṣāk*, *abhiṣṇak* est proprement sanskrit et ne représente pas une gutturale *g* indo-iranienne. Le *-k* de *asrāk* explique véd. *asrgran*, *āsasrgram*, etc., et le substantif *sārgaḥ*. D'après les règles posées, la racine *marj-* devait posséder des 2^e 3^e personnes **mārk*, **mṛṇak*, qui ne sont pas attestées, par simple hasard sans doute, et c'est ce qui justifie véd. *nīmṛgrah*, etc. (v. Wackernagel Altind. Gramm., 1, p. 161); de même le mot obscur véd. *mānaṛṇgaḥ* s'expliquerait par **ṛṇak* (non attesté, aussi par hasard). Mais, en regard de *ayāt*, le védique ne connaît naturellement que *-yāja-*, et il faut descendre jusqu'à l'époque classique pour trouver *-yāga-*. Dans le cas de l'aspirée *h*, il n'y a pas d'exemple sûr des mêmes faits (v. Wackernagel l. c., p. 254); la racine skr. *deh-*, qui répond à *zd daēz-*, a toujours *gh* dans les formes claires: *degdhi*, *digdhāḥ*, et c'est seulement *deha-*, *sandehā-*, en

face de *zd daēza-*, qui porte trace en sanskrit du caractère palatal ancien du *h*; on pourrait attribuer cette gutturale à l'influence de la 2^e 3^e personne **dhek* ou d'un nominatif **-dhik*, qui sont également non attestés l'un et l'autre; mais le persan a *dēg* 'pot', à côté de *dēz*, et l'hésitation entre les deux types de gutturales pourrait avoir ici une antiquité indo-iranienne; au cas où le fait serait purement sanskrit et où l'on écarterait le rapprochement avec pers. *dēg*, la généralisation du type *gh* tiendrait au parallélisme avec *dōgdhi* 'il trait', *dugdhāh*; inversement, ce parallélisme a entraîné *dōhah* 'traite'.

II

Les formes *śāt* 'six' et *-śāt* 'prenant par la force' (*prta-nāśāt*, etc.) attestent que la chuintante finale de ces formes (cf. *zd xšvaš* 'six', pers. *šaš*) s'est, avant de disparaître, assimilée un *s* précédent, exactement comme *ç* s'est assimilé *s* dans le type *çvāçuraḥ*. Cette assimilation a dû être, à un certain moment, un fait général; mais l'analogie l'a éliminée dans la plupart des cas, et l'on a par exemple *sākṣi* d'après *sāhate*, *sehānāḥ*, etc.: presque partout le *s* de la racine a été rétabli. Aux exemples d'assimilation il faut sans doute ajouter encore le *ç* de *anaç-vāh-*, où le *z* final du premier terme du composé se serait assimilé à la chuintante suivante du nominatif singulier, du datif-ablatif et de l'instrumental pluriels et duels (v. Thumb Handb. d. Skr. 1, 236). Il est remarquable que le *ç* ne se soit maintenu en sanskrit que dans des cas où le *ç* qui a exercé l'action assimilatrice a été éliminé par chute, comme au nominatif singulier (type *śāt*), et devant dentale, dans véd. *ṣolhā*, ou par passage du *ç* à *ç* devant *bh* (type *ṣadbhīh*); si l'on a véd. *ṣaṣṭīh*, c'est évidemment sous l'influence de *śāt*.

Il y a donc lieu de se demander ce qui doit arriver dans le cas où aucune action analogique n'éliminait le *ç* résultant de l'assimilation et où le *ç* assimilateur se maintenait, comment par exemple devait être traité **ṣuṣka-*, issu de **suṣka-* = *zd huṣka-*, v. perse *uṣka-* 'sec', ou le verbe **ṣuṣyati*, issu de **suṣyati*, cf. v. sl. *sušetū*; dans ce cas particulier, le sanskrit ne conserve pas les deux *ṣ* successifs, il dissimile le premier en la palatale *ç* et dit: *çuṣkah*, *çuṣyati*; telle est l'explication à peu près évidente du *ç* de la racine skr. *çuṣ-*, qui est demeuré obscur jusqu'ici. Deux autres des exemples de *ç*, au lieu du *ṣ* attendu,

que signale M. Wackernagel Altind. Gramm., 1, p. 225, s'expliquent par la même loi: **pyāsišimahi* est devenu par assimilation **pyāsišimahi*, et de là par dissimilation *pyācišimahi*; et l'on a de même *oçišthahán-* en regard de *ošám*. Les exemples de *ç* au lieu de *s* cités par M. Wackernagel ont un *ç* ancien: skr. *çákṛt* 'ordure' a été correctement rapproché de gr. κόπρος, et skr. *çubhráh* 'brillant' de arm. *surb* 'pur, saint'.

Si la dissimilation de *š* par *s* est en *s* et non en *ç* dans le cas connu de *sisakši* (cf. *sišakti*), *sisarši*, *sišikšati*, *sišikše*, etc., c'est que des raisons morphologiques ont fait rétablir *s*: toutes ces formes ont un redoublement, et l'ensemble du système excluait la sifflante palatale qui aurait fait disparaître tout sentiment du redoublement. Un cas plus embarrassant est celui de *yāsišisthāh* en regard de *yāsišam*; ici, en effet, on conçoit bien que la forme générale de l'aoriste en *s* ait fait substituer *s* à *ç* dans *yāsišisthāh*; mais, d'après le principe posé, on attendrait pour ce système même **yāsišam*, puis **yācišam*; et, en fait, on a dans un texte de brāhmaṇa *pyācišimahi*, qui est précisément la forme phonétique; mais la 2^e 3^e personne du type *ayāsīt*, et surtout la forme simple *ayāsam* dont le type *ayāsišam* n'est qu'un élargissement, ont fait rétablir *s*, d'où *ayāsišam*, qui est la forme du Rgveda.

Le seul exemple tout à fait clair de l'assimilation de *s* à un *š* suivant, et de la dissimilation ultérieure en *ç* du *š* ainsi obtenu, est la racine *çuš-*; mais c'est aussi le seul cas où les conditions de réalisation du phénomène sont constamment réunies et où l'analogie n'en entraînait jamais l'élimination. Les deux mots *šāt* et *çuškah* représentent donc deux types distincts, tous deux strictement phonétiques.

Paris.

A. Meillet.

Gotisch *twa þūsundja*.

Man kann nicht behaupten, daß Mahlow allgemeinere Zustimmung gefunden habe, als er das ἀπαξ εἰρημένον *twa þūsundja* (Neh. 7, 19) dem abg. Dual *tvē tysqšti* gleichsetzte. Brugmann Grundriß 2, 643 läßt die Form bloß als unsichere Spur des fem. Duals gelten. Braune⁵ § 145 spricht nur von dem neutralen Plural *þūsundja*, verweist aber wenigstens auf Mahlow. Selbst dieser Hinweis fehlt bei Wrede¹⁰ § 193 und in der

*